

Bruno PACCHIELE

Destin de Lumière

ISBN : 979-10-359-0195-0

© Bruno Pacchiale

*Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.*

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Au labo

David glissa la cassette dans le séquenceur de gènes et suivit les instructions qui apparaissaient sur l'écran de contrôle. A l'automatisme des premières réponses, succéda une longue pause, lorsque la machine lui demanda de choisir la vitesse de lecture des fragments. L'opération était délicate, en effet. Une vitesse trop élevée, et il risquait de passer à côté des faibles signaux qu'il espérait enfin détecter cette fois-ci. Une vitesse trop basse, et le résultat, non seulement serait très long à obtenir, mais il risquait en plus, d'être détruit à la source par la chimie agressive des solutions de pré-lecture, dans lesquelles les chromosomes séjourneraient trop longtemps.

La longue paillasse au bout de laquelle se trouvait l'appareil était encombrée d'une multitude d'objets : tubes de verre, flacons de réactifs, verres à mélanges et, à l'autre extrémité, une très longue étuve pour les boîtes à pétris. Les bactéries qui y croissaient calmement lui étaient familières. Parfois même, il leur parlait quand il était perdu dans ses hésitations.

Derrière lui, côté gauche, il entendait le ronronnement du grand congélateur où on plaçait les échantillons dont il fallait arrêter la croissance, pour les besoins de certains protocoles. Et puis, à droite, dans le silence, il aurait pu trouver les yeux bandés le chromatographe où parfois, il allait encore lui-même chasser les molécules dans les soupes qu'il fabriquait.

Un faible courant d'air lui caressait le dos, venant par l'allée centrale, qui passait entre les appareils et longeait les bureaux, depuis la porte du fond. Il regarda à nouveau les notes de ses derniers cahiers d'expérience, là où il notait au fur et à mesure, tous les résultats de ses manipulations, pour tenter d'en déduire une fourchette de paramètres adaptée à ce nouvel essai.

A une époque où tout était électronique et où même des cahiers numériques, avec des pages souples de cristaux liquides, étaient très répandus, il était un des derniers à utiliser encore le papier et le stylo. C'était un choix un peu affectif, il aimait la sensation de l'encre coulant entre ses doigts. Mais, comme sa hiérarchie y trouvait à redire, il avait caché cette préférence esthétique sous un argument de sécurité et de protection, en ne mettant pas tout de suite sur le réseau ses notes et ses idées ; il se donnait le temps de mieux y réfléchir, pour ne placer enfin que des choses solides. Et surtout, il était ainsi certain que d'autres ne pourraient pas s'emparer de ses protocoles et observations, afin de le doubler. Hélas, certains collègues, hors du centre bien sûr, avait-il précisé dans son argumentaire, n'avaient pas la même éthique que celle qui faisait règle ici.

Les pages noircies de symboles tournèrent sous ces doigts et il nota quelques chiffres, au feutre, sur un tableau mural. Il s'assit alors sur son tabouret préféré qu'il fit pivoter sous lui, de droite puis de gauche, concentré.

28 ! Sa décision était prise. Il préférait revenir à des vitesses plutôt modérées compte tenu de l'acidité relativement basse de la nouvelle solution de préparation. S'étant relevé d'un bond, il saisit la commande au clavier du séquenceur et confirma la demande de mise en route du programme. La pompe à vide se mit en route. Le couvercle étanche en plexiglas s'écrasa sur les joints et les minuscules vannes et robinets se mirent à commencer les mélanges de réactifs.

"Plus rien à faire sur ce coup-là, jusqu'à demain !", se dit David, en attrapant le cahier de manipulations où il avait consigné les dernières données de cette nouvelle expérience. Avant de le refermer, toutefois, il ne put s'empêcher d'ajouter un petit commentaire personnel à destination de sa compagne. C'était, là encore, un des avantages savoureux de la version papier. Il n'aurait jamais pu se sentir aussi libre d'écrire de telles notes sur des pages que le réseau mettrait sur son espace réputé privé, mais dont la privauté lui faisait toujours doute.

Il écrivit donc : *"je parie un dîner dans un restaurant de charme que ce protocole est le bon"*.

Un sourire lui échappa en refermant le cahier. Ceci était bien sûr, tout à fait contraire au règlement que les sponsors du laboratoire, d'origine et de culture anglo-saxonne, avaient imposé, au nom de l'efficacité et du politiquement correct. Et ses collègues, s'ils découvriraient jamais un jour cette note, ne pourraient pas s'empêcher de lui faire des remarques, allant du sourire de sympathie pour un ami incontrôlable, au

soupir narquois pour un des leurs, pour l'instant intouchable. C'est pourquoi il rangeait soigneusement ce cahier dans un tiroir fermé à clefs, par protection contre l'inquisition jalouse et la curiosité malsaine de certains de ses équipiers.

Remettant le trousseau dans sa poche, il se mit à siffloter, spontanément. Certain que le séquenceur allait lui apporter un élément décisif pour son nouvel article, il était déjà au-delà, dans le bonheur d'une nouvelle soirée complice avec sa compagne.

Il jeta un bref coup d'œil à sa montre : 30 minutes. C'était le temps qu'il faudrait à la machine pour finir l'expérience dont il aurait les résultats le lendemain, en arrivant au bureau. C'était aussi juste le temps qui restait avant l'arrivée de Marina. Le bonheur frapperait deux fois en même temps.

Il reprit place sur son tabouret et se dégagea du bureau, d'une impulsion des pieds. Le siège roula lentement en arrière jusqu'à un arrêt au milieu de la pièce, à peu près à égale distance des paillasses et des bureaux des techniciens.

L'arbre généalogique des espèces tel qu'on le représentait au 19^{ème} siècle... Il y a si longtemps ! Le panneau de un mètre sur deux, scotché au mur au-dessus de son espace de travail, le ramena au souvenir de son père. C'était lui qui lui avait offert ce tableau, 900 ans plus tôt, lorsque David avait obtenu son diplôme de docteur en sciences. 900 ans ! C'était peu et beaucoup.

Pour son père, mort jeune après 35 siècles d'une existence paisible, cette thèse avait été l'occasion de découvrir un nouveau monde. Elle l'avait forcé à reprendre des mondanités au cours de son trente deuxième siècle, alors qu'il s'était retiré dans une campagne tranquille.

Pour David, ces 900 ans passés l'amenaient maintenant à 18 siècles, un âge où plus personne ne l'appelait jeune homme. Peut-être la moitié de sa vie ! Il trouvait d'ailleurs toujours étonnant de voir sur ce tableau, une mention unique plaçant l'homme aux côtés des autres espèces, alors que la vie avait tellement changé. On apprenait aux jeunes que leurs lointains ancêtres arrivaient péniblement à vivre un siècle ! Depuis ces temps lointains, on avait trouvé tant de routes pour augmenter la longévité, des traitements pour éliminer les maladies de l'époque, des ralentisseurs de vieillissement.

On avait aussi trouvé des façons d'augmenter le pouvoir des corps, comme ces nano-poudres chargées d'éléments stimulants qu'on administrait maintenant une fois tous les 30 ou 50 ans, à ceux qui le souhaitaient. Elles accroissaient les pouvoirs de régénération et ralentissaient considérablement la mort cellulaire, contribuant ainsi également à accroître la longévité. Il en avait parlé à son père, à l'époque, car tout cela était au point depuis déjà longtemps, mais pour ses parents c'était trop mystérieux. Ils avaient refusés.

Quelle fierté chez son papa, ce jour-là, se souvenait-il encore...

Ses deux parents étaient venus, bien sûr, habillés comme pour un événement majeur, heureux et intimidés de pénétrer dans ces amphithéâtres du savoir universitaire. Eux qui voyaient le métier de chercheur comme une sorte de mystère insondable et qui avaient eu bien du mal à comprendre même le champ des travaux de leur fils.

Aussi, après que le jury lui ait décerné le diplôme avec les félicitations, lorsque son père s'était approché de lui, les yeux un peu rougis d'avoir entendu tant d'éloges sur son enfant, il lui avait fallu se concentrer pour ne pas lui-même, céder aux larmes d'émotion. Il voyait si fort dans ce regard paternel la mesure du chemin parcouru, et le bonheur admiratif qu'il lui avait apporté.

Il n'avait pas tout de suite compris que le rouleau, serré par un petit ruban vert, était un cadeau pour lui. Un cadeau qui deviendrait, pour toujours, un témoin de la tendresse de ses parents. Aujourd'hui encore, près de 4 siècles après la disparition de son père, 3 siècles après celle de sa mère, qui ne s'était jamais remise de cette séparation pendant ses derniers cent ans, il retrouvait la chaleur de leurs baisers sur ses joues, ce jour-là.

Pendant que cette émotion l'envahissait, son attention toute entière se portait à nouveau sur le tableau. Et pourtant, quelle naïveté dans cette représentation antique des filiations supposées entre les formes de vie. Du plus simple animal monocellulaire jusqu'à l'Homme, placé au centre de l'image, comme dans un jeu de l'oie vivant, la guirlande des

espèces, avec ses branchements et ses impasses, parcourait le temps et la vie dans un ordre simpliste. Un ordre qui avait pourtant dû être à la pointe du savoir à une certaine époque, puis qui avait ensuite été vulgarisé et adopté sous des grandes lignes mnémotechniques élémentaires pour l'enseignement général des enfants

Comme toujours, il avait commencé par fixer son attention sur les deux endroits qui l'avaient frappé dès la première fois. Il se souvenait précisément des circonstances de ce premier examen détaillé. Cela avait eu lieu lors d'une séance d'expériences nocturnes, quelques semaines après qu'il avait choisi de l'exposer fièrement au-dessus de son espace personnel, et son regard, en balayant le tableau, s'était arrêté longuement à deux emplacements fétiches.

Tout d'abord, c'était l'expression de souffrance étonnée des premiers poissons terrestres, posés sur la boue et les pierres en bordure de l'eau, et qui lui avaient toujours semblé dire : *"Ça y est ! J'y arrive !"*. C'étaient ensuite les premiers oiseaux... Enfin ces sortes de dinosaures avec des ailes plantées de plumes. Sur le tableau, ils quittaient une rangée bien ordonnée de mastodontes aux formes et tailles variées, mais tous gris et lourdement posés sur le sol, par une sorte d'allée aérienne où on les voyait, soit perchés dans les arbres soit, mieux encore, ailes déployées entre deux lieux de pose. Il avait toujours eu l'impression que leurs becs semblaient cacher des formes discrètes de sourire, comme s'ils savaient qu'ils prenaient là une bonne direction. Une voie qui allait les sauver, en quittant la colonie avant la

disparition cataclysmique, en se mettant à l'abri sur un chemin qui, lui, trouverait à se prolonger jusque dans un futur non encore éteint aujourd'hui.

Et, de là, comme d'habitude, son œil se mettait à parcourir la galaxie du vivant, au hasard, à la recherche de nouvelles étrangetés, comme dans un tableau de cet artiste étonnant, un certain... Bosch, Hiéronymus, un ancêtre d'ancêtres... Un artiste que le créateur lui-même aurait pu prendre comme assistant, songeait David. Il avait été capable de créer des univers encore plus inventifs, abritant force détails imaginaires.

Cette fois-là, son regard avait fini par s'arrêter sur un recoin qu'il n'avait encore jamais regardé avec tant d'attention. On y voyait une sorte de créature à visage de grenouille qui semblait vouloir marcher sur des pattes arrière dépliées, et se trouvait, du coup, les fesses plus hautes que la tête. *"Certainement un cul-de-sac de l'histoire des espèces..."*, s'était-il dit en sondant ses souvenirs de biologiste, *"Encore que..."*

Un sourire lui était venu en plaquant, avec un tout petit effort mental, le visage du professeur Parrot, son pire opposant au sein du laboratoire, sur ce cou carré de grenouille. *"C'est vrai qu'il a l'air d'un batracien haut sur pattes !"*, s'était-il dit en se mettant franchement à rire et en regrettant de ne pas être plus doué en dessin, pour pouvoir immortaliser cette pensée au fusain ou à la mine de plomb.

Mais David ne savait pas se nourrir bien longtemps de pensées contre les autres. Il avait besoin de projets, de questions à résoudre, de barrières à abattre. Il préférait construire tandis que d'autres, parmi ses proches au laboratoire, investissaient plutôt dans la médisance et la critique. Même lui, pourtant reconnu maintenant au niveau international, craignait d'être encore la cible de confrères jaloux. Le passé lui avait bien montré que ce n'était pas une crainte infondée.

Certains, souffrant de voir sa créativité si supérieure à la leur, avaient plusieurs fois tenté d'influencer contre lui des comités de lecture d'articles dont ils étaient membres, ou d'empêcher ses étudiants de participer à certaines conférences, en jouant sur de faux retards dans les dates de dépôts de demandes. Un de ses thésards, une fois, avait même soupçonné des formes de sabotage dans ses expériences et fichiers de mesures.

Il avait machinalement saisi le document qui trainait sur son bureau et s'était mis à le relire. C'était justement le brouillon le plus avancé d'un article qu'il devait cosigner, voisinage oblige, avec le professeur Parrot. Il le feuilletait sans énergie, un goût amer dans la bouche. C'était trop dur, tout de même, de passer de la caricature qui soulage, à la charité de l'intelligence.

Il prit donc un autre document, juste en-dessous. Son prochain article, qu'il signerait seul, sur les mutations génétiques intra-individu et leurs conséquences sur

l'évolution des espèces. Dans ce papier, pas de découverte nouvelle majeure. Il s'agissait plutôt d'une sorte de revue générale de l'histoire de la connaissance sur l'évolution des espèces depuis... L'immense Darwin, en commençant même par Lamarck, un peu plus tôt encore, puis en passant par Ruffié, Monod, et d'autres savants de grand calibre, jusqu'aux découvertes les plus récentes. Ces dernières découvertes avaient été réalisées et mises en œuvre en parallèle avec le prodigieux allongement de la vie des individus, allongement qui lui permettait aujourd'hui, à 1800 ans, d'être un homme encore au début de sa période créative.

Quand il y repensait... Vraiment... A une époque lointaine les hommes vivaient à peine cent ans ! *"Il n'aurait pas eu le temps de produire grand-chose, avec une vie aussi courte"*, se disait-il, *"Comment faisaient-ils ?"*. 100 ans, c'était le temps qu'il lui avait fallu pour trouver Marina, après des errances amoureuses, certes pas toutes désagréables, mais bien moins accomplies que cette rencontre qui, aujourd'hui encore, illuminait son existence.

"Cela devrait bientôt être l'heure ! Elle devrait arriver !", pensait-il en regardant sa montre, qui lui indiqua qu'il avait encore en principe, dix minutes avant la fin de son attente.

Il saisit un stylo rouge et se plongea, silencieusement et attentivement, dans la relecture du projet d'article. Celui-ci fut bientôt aussi coloré qu'un animal sacrifié après une dissection.

Il sursauta en entendant la sonnette, remontant brutalement de l'espèce d'apnée auditive dans laquelle il entraît lors de ces moments de grande concentration. Le sourire précéda ses paroles, reflétant spontanément le bonheur de cette arrivée tant désirée. Il était déjà debout, en marche vers la porte, lorsqu'il put enfin prononcer :

- Je viens, je viens ! Me voilà !

Ses doigts dansèrent sur le clavier pour composer le digicode de sécurité, puis sa main abaissa la poignée de la porte.

La silhouette de Marina apparut aussitôt. Elle ne bougeait pas, attendant d'être invitée à entrer. David était retourné vers son siège et l'attendait, de loin. Il connaissait trop bien sa compagne pour ne pas s'attendre à une espièglerie de cette sorte.

- Viens donc, Marina ! Qu'attends-tu ?
- Vraiment ! Tu veux que j'entre ? On est déjà presque en retard. Tu n'es pas prêt ?
- Regarde ! Répondit David en tournant sur lui-même, laissant voir sa blouse blanche et ses doigts rouges d'encre pour indiquer qu'en effet, il n'était vraiment pas prêt.

Marina n'insista pas, heureuse peut-être, au fond, de ce moment volé.